



Lucas Belvaux

Né le 14 novembre 1961 à Namur. Après avoir suivi sa scolarité dans l'internat de Philippeville (province de Namur) où son père est administrateur, Lucas Belvaux décide, à 16 ans, d'abandonner ses études et de partir pour Paris, afin de devenir comédien. Inscrit dans un cours privé, il rencontre rapidement un agent qui permet de trouver ses premiers rôles dans des téléfilms. En 1981, Lucas Belvaux fait ses débuts au cinéma, en jeune homme insoumis, dans *Allons z'enfants*, le plaidoyer anti-militariste d'Yves Boisset. Aperçu chez Losey et Zulawski, le comédien tourne en 1985 avec deux maîtres de la Nouvelle vague, Claude Chabrol (*Poulet au vinaigre*) et Jacques Rivette (*Hurlévent*). Entre naïveté et romantisme, Lucas Belvaux campe un amoureux du rock dans *Désordre*, premier long métrage d'Olivier Assayas en 1986, et le clerc de notaire dans *Madame Bovary* (Chabrol, 1991). Au début des années 90, Lucas Belvaux passe derrière la caméra. Auteur d'une première œuvre intimiste passée un peu inaperçue (*Parfois trop d'amour*), il obtient les faveurs de la critique et du public avec *Pour rire !* (1996), vaudeville décalé qui révèle son sens du casting (Jean-Pierre Léaud/Ornella Muti). Fort de ce succès, il se lance dans un triptyque composé d'une comédie (*Un couple épatant*), d'un thriller (*Cavale*) et d'un mélodrame (*Après la vie*), les personnages principaux de chaque film devenant les personnages secondaires des deux autres. Le Prix Louis-Delluc viendra couronner en 2005 ce projet aussi ludique qu'ambitieux. Lucas Belvaux continue de faire l'acteur, chez Hervé Le Roux, Akerman, Christian Carion, Régis Wargnier ou Robert Guédiguian, son producteur via la société Agat Films. Il joue aussi l'un des rôles principaux de son sixième long métrage comme réalisateur, *la Raison du plus faible* (2006), polar humaniste tourné dans sa Belgique natale. Puisant son inspiration dans la réalité sociale, il réalise pour la télévision un film sur les formes d'économie alternative (*Nature contre nature*), une fiction sur l'affaire Elf (2007). Et pour le grand écran, il signe en 2009 *Rapt*.

2009 (sortie France : 18 novembre 2009) - France / Belgique / Pays-Bas - couleur - 2h05

film de **Lucas Belvaux** (réalisation et scénario)

image : **Pierre Milon** - montage : **Danielle Anezin** - premier assistant réalisateur : **Brieuc Vanderswalm** - décors : **Frédérique Belvaux** - costumes : **Nathalie Raoul** - musique : **Riccardo Del Fra** - son : **Henri Morelle** et **Ricardo Castro** - maquillage : **Silvia Carissoli** - casting : **Brigitte Moidon** et **Gerda Diddens** - production : **Agat Films & Cie, Entre Chien et Loup, France Cinéma, RTBF** et **Les Ateliers de Baere** - producteurs : **Diana Elbaum, Patrick Sobelman** et **Sébastien Delloye** - distribution : **Diaphana** avec : **Yvan Attal** (Stanislas Graff), **Anne Consigny** (Françoise Graff), **André Marcon** (André Peyrac), **Françoise Fabian** (Marjorie), **Alex Descas** (Maître Walser), **Michel Voïta** (le commissaire Paoli), **Gérard Meylan** (le Marseillais), **Christophe Kourotchkin** (Jean-Jacques Garnier), **Sarah Messens** (Véronique), **Julia Kaye** (Martine), **Patrick Descamps** (Massart), **Bertrand Constant** (le capitaine Verne), **Marc Rioufol** (le commandant Chenut), **Richard Sammut** (le lieutenant Graziani), **Maxime Lefrançois** (Bertaux), **Tania Torrens** (Madame Keller)...

ENTRETIEN AVEC LUCAS BELVAUX

Que saviez-vous de cette affaire avant d'écrire le scénario?

Je savais ce qu'Édouard Empain en a dit. Ce que j'ai lu dans la presse. Que c'était l'histoire d'une chute, pas d'une déchéance mais d'un déclassement social. Je ne sais pas comment définir exactement ça. En fait c'est l'histoire d'un homme qui a tout, pour lequel tout va bien a priori, et qui, tout à coup, se rend compte qu'il n'est pas ce qu'il croit être. Qu'il peut tout perdre d'une minute à l'autre. N'être plus rien. L'autre aspect passionnant de cette affaire est qu'elle ne finit jamais. Après la fin du cauchemar de la captivité, c'est le cauchemar du retour. La façon dont le baron Empain en parlait était très impressionnante.

Pourquoi avez-vous choisi de transposer l'adaptation de cette affaire, qui s'est déroulée en 1978, en 2009?

Parce que je ne voulais pas faire une reconstitution historique. D'abord pour des raisons budgétaires. Faire un film qui se déroule en 1978, c'est faire un film d'époque avec tout ce que ça implique de contraintes lourdes et de coûts. Or, je ne pense pas que filmer cette histoire dans l'époque apportait quelque chose de plus intéressant dramatiquement. En la situant aujourd'hui, ça recentre l'histoire sur son sujet, sur ce qui m'intéressait (comment vit-on une épreuve comme celle-là?) sans que la reconstitution fasse écran entre le spectateur et le sujet. En gros ça permettait de sortir le film de l'anecdote, de l'accessoire, les Citroën CX, les Renault 30, les costumes trois pièces etc. Ensuite, ça me permettait de me libérer un peu des gens qui ont vécu cette histoire. En racontant cette histoire aujourd'hui, en changeant les noms, certains faits aussi, je me situe dans la fiction. Ce n'est plus l'histoire du baron Empain, mais celle du président Graff. Même si je sais que tout le monde y pensera et que j'ai une responsabilité par rapport à lui, à sa famille. La reconstitution implique forcément du mensonge, même si le mot est un peu fort, ça a à voir avec ça. Même en étant au plus proche de la vérité, on est forcément à côté. Il n'y avait personne pour transcrire ce qui s'est dit dans les planques, ou dans l'intimité familiale, ou dans les bureaux ministériels. Donc, faire dire à des personnages des dialogues imaginaires alors qu'ils sont censés représenter des personnes existantes (et vivantes pour la plupart) m'aurait posé un problème.

La transposition à notre époque actuelle rend-elle le film plus politique?

Bien sûr je l'ai écrit avec des considérations d'aujourd'hui, mais par rapport à l'histoire même, ça ne change pas grand-chose: le ministère de l'intérieur est le même qu'alors, ainsi que les rapports entre la politique et le pouvoir, le pouvoir et les affaires, le pouvoir et les médias... si on regarde et écoute bien, il n'y a finalement que très peu d'allusions politiques dans le film, il n'y a pas de charge lourde contre le pouvoir etc. Le point de vue politique fait partie du sujet, c'est un des aspects de cette histoire, mais il est en filigrane. D'une manière générale, ce sont les personnages qui m'intéressent et qui me dirigent quel que soit le sujet, mais à partir du moment où ils s'inscrivent dans le monde, dans une société, il y a forcément un aspect politique.

Comment avez-vous déterminé le nom de votre personnage principal: Graff?

J'ai un ami qui s'appelle Graf, mais ça ne sonnait pas assez dramatiquement, d'où un petit changement vers Graff. J'ai appris plus tard qu'en allemand, Graf avec un seul «F» veut dire «comte», mais ça je ne le savais pas.

Avec sa *Trilogie*, puis avec *la Raison du plus faible*, Lucas Belvaux essayait déjà de croiser deux lignes, deux ambitions, deux types de références : d'un côté le pur cinéma de genre (dont les codes et les conventions sont partie intégrante du plaisir qu'il procure et dont l'émotion est la finalité), de l'autre le cinéma social et politique.

Avec *Rapt*, il poursuit ce travail et, tirant un très habile parti des expériences antérieures, le mène un cran au-dessus. Le scénario s'inspire ouvertement de l'affaire du baron Empain, mais le film s'ancre totalement dans le présent et s'affranchit sans aucun problème de ce fait divers. Plutôt que de se placer du côté des victimes du système, comme dans *Cavale* et surtout *la Raison du plus faible*, Belvaux essaie ici d'identifier l'ennemi. Il cible donc ceux qui sont aujourd'hui les véritables maîtres du monde : les grands groupes financiers. Mais il ne se laisse aller ni aux explications faciles, ni à la dénonciation tarte. Fort intelligemment, il place au cœur de son récit un personnage qu'il prive de tout rôle actif et que l'on ne connaît d'abord qu'à travers de ce que d'autres croient savoir de lui. Puis, même lorsqu'il est libéré, il ne parvient plus à reprendre le contrôle ni sur sa vie ni sur le film. D'une scène à l'autre, on peut aussi bien le percevoir comme un salaud ou comme une victime. Et cette zone d'ambiguïté ouvre un espace de réflexion énorme. Ainsi, tout en réalisant un thriller dont la rigueur de construction lui garantit une parfaite efficacité, Belvaux brosse un portrait glaçant mais aucunement schématique des rouages de la société capitaliste.

N.M. - Fiches du cinéma

avec l'option cinéma
du lycée Arthur Rimbaud
de Sin-le-Noble

CINÉ-DIMANCHE

**LES STARS S'INVITENT
À L'HIPPODROME : JUDY GARLAND**

DIMANCHE 13 DÉCEMBRE

10H30 JUGEMENT À NUREMBERG

15H00 LE MAGICIEN D'OZ

17H00 UNE ÉTOILE EST NÉE

SALLE PAUL DESMARETS

Pourquoi le titre apparaît-il deux fois?

Pour faire peser la menace immédiatement. Inscire deux fois ce mot annonce ce qui va arriver, brise le mouvement de la vie du personnage. Ça l'arrête. Enfin ça établissait la bonne distance entre le spectateur et le film. Le spectateur est averti avec le mot "rapt", il endosse le rôle de témoin. J'aime l'immédiateté de ce titre. Il est direct, violent, il ramène à l'acte pur. Voilà: c'est l'histoire d'un rapt.

Pourquoi avez-vous choisi de commencer le film par des plans très mobiles et pratiquement muets?

Je déteste les expositions dans les films, si j'avais pu commencer par le rapt, je l'aurais fait. Mais ça n'était pas assez intelligible. J'ai choisi de décrire le personnage principal en un minimum de plans, durant le générique du début. C'est un homme toujours en mouvement, qui a plusieurs activités, plusieurs vies, il y en a au moins quatre. Donc c'est une caméra mobile avec un comédien mobile. Il y a l'idée de fugacité où sans arrêt la caméra lui court après à tout moment. Il fallait montrer la densité de sa vie et en même temps faire peser cette menace. C'est pour ça qu'on est souvent dans son dos, un peu en retard sur lui, comme si on le suivait, qu'on l'épiait.

Comment avez-vous traité les policiers qui ont une gestuelle et un comportement rarement filmés ainsi?

Sur le film de Régis Wargnier *Pars vite, et reviens tard*, j'avais rencontré des policiers de la brigade criminelle. Ce sont vraiment des gens à part. Ce ne sont pas des policiers en T-shirt et blousons. Ce sont plutôt des intellectuels, très logiques, et très calmes. Ils me racontaient qu'ils ont toujours une cravate quelque part, dans un tiroir de leurs bureaux parce qu'ils ne savent jamais le matin où ils vont opérer l'après-midi, sur quelle scène de crime ils vont se retrouver. Ils peuvent aussi bien agir chez de grands bourgeois, dans le 16^e arrondissement de Paris, que sous un pont pour un SDF. Donc ils doivent être à l'aise partout, ne jamais se sentir empruntés et, d'autre part, ils ont le respect dû à la victime. Pour toutes ces raisons, ils sont toujours extrêmement présentables, respectueux vis-à-vis de la famille et de la victime alors qu'ils travaillent en permanence au cœur de situations épouvantables. Je me suis inspiré d'eux pour la présence policière du film.

Leurs allures peu démonstratives et sombres participent-elles à la stylisation visuelle du film?

Oui, c'est un film relativement stylisé. Je n'avais pas envie de restituer cette histoire de façon naturaliste, de rentrer dans ce concret-là. C'est pour cela que, dans la partie sur la détention, je ne me suis pas attardé sur les détails sordides des conditions de vie de l'otage. Ce n'était pas le traitement du film que je cherchais. L'humiliation repose sur le fait que le captif est en permanence enchaîné, qu'il est contraint de se tenir à quatre pattes, qu'il a toujours les yeux bandés, seul, enfermé, qu'on lui hurle dessus, qu'il n'a pas le droit de répondre. Tout le reste, ce qui était de l'ordre de détails organiques, n'était pas nécessaire. L'amaigrissement du personnage au fur et à mesure était suffisamment violent, le reste, c'était anecdotique.

Dossier de presse (extraits)

Dans son précédent film, *la Raison du plus faible*, Lucas Belvaux évoquait une guérilla sociale, celle d'un groupe d'ouvriers asphyxiés par le contexte économique qui montent un hold-up afin de prendre de l'argent dans la poche du patron.

L'intrigue de *Rapt* tourne encore autour d'un patron dépouillé, mais les détresseurs sont ses collègues autant que le gang qui l'a brutalement enlevé. Ce qui y est dénoncé est cette fois la raison du plus fort, celle des truands mais aussi celle des actionnaires, des forces de l'ordre, de la famille, de l'opinion. Autant de clans d'intérêt.

Dès qu'il est capturé et enfermé, Graff, enchaîné, subit une double humiliation. Celle que lui imposent ses geôliers : l'amputation d'un doigt, la négation de son humanité, la transformation en animal aux yeux bandés, sans autre échappatoire que la soumission, et la menace d'être supprimé. Il accepte sans révolte, sans cri, sans plainte, répondant à la barbarie par la dignité. Derrière son dos, là où est censée régner la lumière, il est victime d'un autre type d'abaissement : sa vie privée jetée en pâture dans les médias, ses frasques alimentant le scandale et meurtrissant son épouse (formidable Anne Consigny) et ses filles, son conseil d'administration refusant de payer la somme qui le délivrerait.

Cet étalage de cynismes culmine dans la seconde partie du film, après la libération de Graff. Le vrai sujet de *Rapt* réside moins dans les tractations financières (la question de savoir si la rançon sera payée ou pas, par qui, comment...) que dans la solitude d'un homme, sa mise à l'écart de la société, sa chute, son déclassement social.

Seul contre tous, plus suspect que rescapé, il doit endurer un nouvel emprisonnement. Interdit de quitter son appartement, battu froid par ses proches, sommé de s'expliquer sur ses frasques, de rendre des comptes à un groupe industriel qui prête son image ternie, la perte de confiance du marché et des salariés à son égard, pour le mettre à l'écart, il est contraint de céder ses parts. Il fait l'objet d'une enquête judiciaire, il perd tout, divorce. Son retour pose problème, sauf à son labrador, seul à manifester sa fidélité.

Mi-fable, mi-thriller, chargé d'émotion, *Rapt* est en fin de compte une réflexion sur l'horreur du pragmatisme, les pièges de la réputation. Le douloureux face-à-face d'un homme avec lui-même. En contrepoint du fameux constat de Jean Renoir («Tout le monde a ses raisons»), Lucas Belvaux peint une épreuve à la fois traumatisante et éclairante. Outre la trahison, l'infamante incompréhension des autres, Graff découvre sa capacité à résister à une détention, son aptitude à changer de vie. Ses blessures ne se refermeront jamais, mais c'est un irréductible qui survit à ses cauchemars. Un homme clamant fièrement que sa vie lui appartient.

Jean-Luc Douin - Le Monde